

XYZ. La revue de la nouvelle

Entre la lame et la peau

Judith Messier



Numéro 38, été 1994

Rencontre d'un autre type

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4287ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Messier, J. (1994). Entre la lame et la peau. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (38), 40–44.

ENTRE LA LAME ET LA PEAU

JUDITH MESSIER

Elle referme la porte sans bruit. Pourtant, elle ne part pas en catimini. Elle a même pris la peine de dire au revoir à l'homme, sans qu'il daigne lui répondre d'ailleurs. Elle ne s'en offusque pas, elle a compris qu'il est dans un de ses mauvais jours. Auprès de cet homme, elle retrouve l'âpre condiment de la liberté.

En fin d'après-midi, elle a pris le métro et est descendue à la station Plamondon. Toute au plaisir de le revoir, elle n'a pas reçu le coup de laideur en pleine face que ce carrefour provoque habituellement. Rue Victoria, elle a longé le carré d'herbe sèche appelé parc, encore innocemment fréquenté à cette heure, puis la cour d'école adjacente. Elle a souri en prêtant l'oreille aux échos de sons étranges. Elle sait que les élèves ont un cours de *steel drums* à cette heure-là, elle a déjà assisté à l'une des répétitions. Son homme enseigne le français dans cette institution et le professeur de musique, originaire de Trinidad, est son copain.

Son amant prétend être né dans une africaine ville blanche. Mais chaque fois qu'elle le voit, elle l'imagine dans des ailleurs plus sauvages, une forêt suintant sous le soleil ou une dune au milieu d'une mer de sable. Pourtant, ce n'est que pendant les fins de semaine et les mois d'été qu'il se permet d'être Africain. Le reste du temps, il s'habille d'un pantalon de flanelle, d'un chandail gris et de chaussures tout ce qu'il y a de plus *british*. Elle le préfère en boubou jaune safran, mais n'ose le dire de peur qu'on l'accuse de perpétuer des clichés.

Lorsqu'il a ouvert la porte, elle a eu l'image d'un homme qui a grelotté toute la nuit sous les claquements d'une tente en peau, puis a marché dans le désert pendant une journée entière, fouetté par la pierraille, son barda sur le dos. Une vision préfabriquée, à

taire encore une fois. Elle le sait, il n'est pas sorti de chez lui. Il a passé la nuit à composer de la musique en fumant des joints ou à rapailler les idées qui cognent contre les parois de son cerveau surexcité. Les résultats ne l'ont pas satisfait, elle l'a vu tout de suite à son regard opaque et fuyant, à la couleur grisâtre que prend sa peau brune dans ces moments-là. Elle a regretté d'être venue. Pourquoi ne l'a-t-il pas informée de son état d'esprit? Elle serait rentrée chez elle, dans son quartier blanc francophone qu'il s'interdit de fréquenter. Elle a beau expliquer que son ghetto noir est aussi déplaisant pour elle et souhaiter qu'il fasse des concessions, il s'obstine à refuser. Il appuie sa résistance de considérations socio-politiques sur les méfaits de la colonisation, le besoin de se sentir chez soi avec ses semblables et autres explications fumeuses.

Elle l'a connu de la plus banale manière. Par une lumineuse journée de mai, elle s'était rendue au belvédère du mont Royal. Puis, elle était descendue jusqu'à l'avenue du Parc et s'était retrouvée dans la foule bigarrée des tam-tam du dimanche. Délaissant la horde des filles à jupes fleuries, des garçons à cuir, à chaînes ou à colliers, des familles de touristes de Laval, de Brossard ou d'ailleurs, agglutinés autour des vendeurs ambulants, elle s'était rapprochée du cœur de l'événement, les joueurs de tam-tam. Le corps animé d'un frémissement rythmé incontrôlable, elle s'était assise le plus près possible des peaux tendues sur des armatures de métal ou de bois. Elle avait fermé les yeux avec l'impression hallucinante qu'on tapait sur son ventre, qu'on imprimait un rythme à ses viscères et qu'on martelait son crâne. Pendant que ses pieds battaient la mesure, elle s'était surprise à aimer cette sensation.

Elle avait ouvert les yeux en sursaut, gênée de jouir ainsi en public. Personne ne s'occupait d'elle, chacun replié sur son plaisir. Elle s'était alors intéressée aux musiciens, à leurs techniques différentes et à leurs résultats plus ou moins heureux. Un homme surtout avait attiré son attention, un grand Noir d'une quarantaine d'années dont les mains étaient si agiles qu'on voyait presque la trajectoire du rythme plutôt que leur mouvement. L'instrument serré entre ses grosses cuisses musclées se parait de convoitise sexuelle. Un sourire

d'assouvissement s'élargissait au bas de son visage dissimulé par de grosses lunettes fumées et un chapeau de toile aux bords rabattus. De qui, de quoi se cachait-il ? Peut-être des deux hommes qui filmaient les danseurs et les musiciens et dont la carrure impressionnante démentait l'allure touristique. Policiers en civil ? Possible, la place grouillait déjà de policiers en uniforme.

Elle avait croisé ou plutôt cru croiser son regard et l'avait admiré sans vergogne pendant une bonne heure. Il continuait de jouer sans lui prêter attention. Un doute l'avait assaillie ? Comme elle avait enfoui sa chevelure de lionne rousse sous un bérêt et dissimulé sa robe à ramages sous un trench un peu masculin, peut-être l'avait-il prise pour une policière en civil. Elle était partie un peu mélancolique et avait traversé l'avenue du Parc pour attendre l'autobus. C'est là qu'il l'avait rejointe, lui avait souri et finalement parlé. Ils avaient bu un café dans un bistrot du coin, puis un autre, et encore un autre jusqu'à la nausée. Comment passer à autre chose ? Comment remettre en mouvement ce corps d'homme fait pour bouger, retentir et jaillir ? Heusement, il avait proposé de lui faire goûter de la cuisine antillaise. C'est ainsi qu'elle avait découvert son quartier.

La première chose qui l'avait frappée, c'était l'odeur, une odeur composite d'épices, de détritux pourrissants et d'autres choses indéfinissables, d'urine peut-être, ou simplement de misère. Pourquoi ce quartier pue-t-il, s'était-elle demandée ? Pourquoi les poubelles débordaient-elles ? Les gens étaient-ils plus sales qu'ailleurs ? La municipalité ralentissait-elle son rythme de ramassage de déchets expressément pour cette rue ? Les deux propositions semblaient ridicules. Peut-être ces étrangers étaient-ils si propres qu'ils refusaient de garder leurs ordures à la maison et les déposaient dans les poubelles publiques, quitte à les faire déborder. Mais alors ces cartons, ces canettes, ces journaux qui traînaient partout ? Non, elle n'avait pas d'explication et comment en obtenir de son nouveau compagnon sans le vexer ?

Devant une épicerie, les efforts de francisation de *East and West Indies Products* devenus *Produits des Indes de l'Est et de l'Ouest*,

l'avaient fait sourire. Au restaurant, la nourriture était curieuse, mélange de saveurs inconnues. Des clients avaient dévisagé le couple sans sympathie; sur la rue, de jeunes Noirs, garçons et filles, l'avaient insulté. Elle s'était étonnée, Montréal n'était-elle pas la ville de tous les mélanges ethniques? Ne voyait-elle pas quantité de couples mixtes dans les autobus, les cinémas, les restaurants? Elle se sentait mal à l'aise, pas assez cependant pour freiner son désir et l'empêcher de suivre ce bel homme chez lui.

Leur liaison avait ainsi commencé. Chaque fois qu'elle lui rendait visite, un incident fâcheux survenait. En plein jour, elle s'était fait bousculer et s'était retrouvée assise dans une grosse flaque d'eau. Elle s'était fait voler son sac à main, pincer les seins et les fesses sans que personne ne vienne à son secours. Un soir, en compagnie de son amant, elle s'était fait traiter de *niger lover* sans qu'il bronche. Elle s'indignait, mais lui ne répondait que par un haussement d'épaule et un sourire sardonique. Comme si c'était le prix à payer pour le fréquenter, comme si ces grossièretés constituaient pour lui une douce revanche à des rebuffades passées. Pourtant, en d'autres occasions, il était tendre et compréhensif. Elle ne savait pas toujours comment interpréter certaines de ses attitudes.

Ce soir, elle est seule dans les rues sombres, après une soirée ratée où l'homme lui a à peine adressé la parole et lui a fait l'amour comme on se mouche. Elle se dit que les frustrations mal encaissées et les paroles ravalées construisent brique à brique un mur bientôt impossible à ébrécher. Malgré la passion qu'elle éprouve pour lui et les moments de grâce où l'entente est parfaite, elle ne pourra bientôt plus continuer.

D'habitude, tout de même, lorsqu'elle arrive ou repart tard le soir, il l'accompagne jusqu'au métro. Il connaît les dangers du quartier pour un promeneur esseulé, mâle ou femelle, Blanc ou Noir. Elle se rassure en pensant qu'il n'y a que cinq minutes de marche entre l'appartement et la station de métro. D'ailleurs, statistiquement, la personne la plus dangereuse pour une femme n'est-elle pas son conjoint séparé ou son ex-petit ami évincé? Donc, toujours statistiquement, il ne devrait pas lui arriver grand-

chose puisque son compagnon est présentement affalé sur un divan-lit, les yeux dans le vague.

Au moment où elle s'apprête à rejoindre la rue Victoria, trois personnes jaillissent de la ruelle. Une main se plaque sur sa bouche, un bras la ceinture de près et une lame surgit dans un poing noir ou ganté de noir. Elle ne voit que des masses sombres, ne sait pas si elle a affaire à des hommes ou à des femmes. Aucun mot ne s'élève des bouches closes qu'elle devine dans la nuit, rien qu'un triple souffle, un halètement confondu dans une même colère. La pointe du couteau pénètre dans son ventre pendant qu'on lui arrache son sac à main, sa chaîne en or et sa montre. Elle se débat mollement, donne des coups de pied dans le vide. La triple étreinte se desserre, les agresseurs s'enfuient. Elle s'affaisse comme une serpillière, dans un étrange désespoir apathique, presque une résignation, comme si la rencontre d'une lame avec sa peau était légitime, un châtement prévu de toute éternité.

XYZ